Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: 28 (1982)

Heft: 7

Nachruf: Hommage à Gilles : Jean Villard-Gilles ou les routes parallèles

Autor: Moulin, Jean-Pierre

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HOMMAGE A GILLES

Jean Villard-Gilles ou les routes parallèles

par **Jean-Pierre Moulin**

La vie s'est retirée de Jean Villard-Gilles, très doucement, presque en tapinois. Comme si elle regrettait de quitter ce corps qui l'aimait tant (la vie), cette âme qui ne cessait de lui rendre hommage.

J'ai vu mon ami Gilles quinze jours avant sa mort. Sa chambre, à l'hôpital du Samaritain à Vevey, était inondée de lumière. Le soleil du tout premier printemps montait du lac. Le pays lémanique était dans cet état de transe heureuse qui l'apparente soudain aux contrées méditerranéennes. L'œil bleu clair de Gilles s'ouvrit, rond, rieur, étonné quand je lui dis que *« Dollar »,* chanté par Debronckart, avait passé à la Télévision française, dans l'émission de Jean-François Kahn sur l'histoire de la chanson. La chanson. Le mot avait tiré le merveilleux vieil homme de son sommeil paisible, annonciateur de sa fin terrestre.

Quelques jours auparavant, Kahn avait déclaré que parmi toutes les chansons composées pendant la grande crise mondiale des années trente, bien peu traduisaient la vérité de l'époque, l'état du monde : euphorie racoleuse de *« J'ai ma combine »* ou de *« Dans la vie faut pas s'en faire »...! « Dollar »* annonçait les heures noires. *« Dollar »* ouvrait une brèche dans la chanson française où bêtifiaient les derniers comiques troupiers, les ultimes chanteuses blêmes, sous les réverbères de carton du faux populisme. Dans la brèche allait s'engouffrer le renouveau : Mireille, Nohain, Tranchant, Sablon, Ventura, Trénet.

Gilles le Vaudois, Gilles de Paris. Avec Julien, à Bobino et dans les salles ouvrières, quand déferle l'espérance du *Front populaires.* Quel destin, quelle trajectoire ! Mais qu'était-il allé chercher dans la capitale ? Parbleu : la vie ! Elle, toujours elle. Il l'écrit dans son livre-souvenirs : *(« Mon demi-siècle »,* Payot, Lausanne) *« Paris ! La vie sort de partout, comme d'une terre où pulluleraient les sources vives ! »* Difficile de parler d'un homme qui semble vous accompagner depuis toujours.

Le *Coup-de-Soleil,* je ne vais pas recommencer le couplet classique, mais c'est vrai que ce fut un miracle. Nos vingt ans rêvaient le monde entre Ouchy et Sauvabelin. La tour Bel-Air nous tenait lieu de Manhattan. Morgan, Gabin, Fresnay, Arletty nous ouvraient les arcanes de l'univers. Gilles, tout à coup, debout sur la scène minuscule de l'Hôtel de la Paix, incarna cet univers. Il avait tout vu, tout ressenti. Il venait de très loin, il venait du fabuleux Paris, séparé de nous par la muraille gris-vert de la Wehrmacht victorieuse. Gilles était là, devant nous : habitant débonnaire et subtil de ce pays de Vaud où nous vivions préservés, inquiets et remplis pourtant de je ne sais quelle formidable espérance. Mais aussi, il nous apportait la France, que l'Histoire venait de terrasser. Gilles nous faisait croire à sa résurrection.

Il fut l'illustration parfaite d'une double tendresse, d'une double passion. Ce *Gémaux* savait d'instinct que l'amour est multiple. Vaudois et Confédéré du plus pur éclat mais sans ce trouble ou cette demi-honte qui caractérisent beaucoup d'intellectuels romands aujourd'hui (Dieu sait pourquoi ?) ; revendiquant haut et clair, à travers sa culture et sa langue, *sa part de France.*

Et justement parce qu'il n'a jamais oublié sa patrie originelle, il a pu, en toute liberté et avec quel élan créateur, chanter la France et les Français avec autant d'humour incisif et d'attentif amour. Il avait trouvé au-delà du Jura ce que son pays ne pouvait tout à fait lui donner : l'Histoire. Les usines où *« les chaînes roulent »,* où *« l'homme éponge son front brûlant ».* La peine de l'homme mais aussi son espoir en un avenir meilleur. Les fracas du monde. Les ridicules d'une société vaniteuse. Les contradictions du cœur, les tempêtes de l'amour heureux et malheureux. Paris accomplit en lui le poète né sur les beaux rivages du Léman mais fit naître également (va-t-on s'étonner de ce que je vais dire ?) un journaliste... Journaliste au beau sens du mot : témoin de son temps. Fasciné par l'événement et par l'homme en proie à l'événement.

Ainsi Paris, cette « ruche majuscule » ne cesse de l'inspirer, de l'aiguillonner. Acteur, à tous les sens du mot — il joua aux côtés des plus grands : Jouvet, Valentine Tessier, tant d'autres — mais gardant toujours ce regard de Vaudois, de Suisse, accoutumé à ne pas se laisser illusionner. L'œil à la fois émerveillé et critique.

Combien de fois avons-nous parlé ensemble de *« la France »* !C'est-à-dire de politique française. Il avait dès l'abord choisi, non son camp — ce n'est pas un partisan — mais la sensibilité qui lui correspondait, celle qu'on dit « de gauche ». Il en vécut les désillusions. Les idées généreuses se fanent plus vite que les autres. Les réalistes finissent par avoir raison contre l'utopie. Gilles croyait à l'utopie, ou plutôt, il pensait que l'espérance renaît toujours. Obstinément. L'inoubliable *14 Juillet* composé au plus obscur de la Deuxième Guerre mondiale en est la preuve : *« La raison nous reviendra, tu verras ça ira, et alors quelle ivresse ! Quand nous reverrons, bien français, refleurir les bouquets du 14 Juillet ! ».*

Tellement Romand, avec ça. Et comme beaucoup de ses compatriotes, souvent exaspérés par une certaine inconséquence (inconscience à nos yeux) gauloise. Alors, ces deux vers que je trouve admirables : *« On voudrait sauver la France, la bouteille fait glou-glou... »*

Il reçut la Légion d'honneur et lui, en tout cas, l'avait méritée. Il avait bien combattu, aux côtés de la magnifique Edith. A sa manière, la Vaudoise, la prudente, mais qui dit ce qui doit être dit. A propos du IIIe Reich, par exemple, en 1943 : *« Ils sont foutus ! — Qui donc ? Silence... Ils sont foutus, tu m'as compris ! ».*

Loin tout ça.

Il y eut aussi *Chez Gilles,* dans les années cinquante, à 300 mètres du Théâtre Français. Chaque *première* était une fête. Des amis du Tout-Paris, fidèles enthousiastes (mais pas *Le* Tout-Paris). Un choix d'artistes qui tous, par la suite, se sont placés au premier rang. Une vraie constellation : de Brel à Poiret et Serrault, d'Odette Laure, de Cora Vaucaire, d'Yves Robert à Devos...

Le « Canard enchaîné » était là et tant de camarades de la presse, du théâtre, du music-hall. Gilles et Urfer couronnaient le spectacle. Soudain, dans l'élégant cabaret, s'ouvrait un petit rideau sur la Suisse. A ces Parisiens vifs et légers, difficiles à conquérir mais prompts à s'enthousiasmer quand cela en vaut la peine, Gilles présentait ses pasteurs éperdus. Bovard de Cully, Frau Schläppi du Männerchor et même, produits hautement exotiques, quelques colonels de l'armée helvétique...

Il revenait de temps en temps à Paris. On prenait un verre à la *Coupole,* à deux pas de son studio de la rue Campagne-Première (Ramuz vécut rue Boissonnade, tout à côté). Il était 11 heures ou midi. Il avait sous le bras toute la presse du matin. Comme il les aimait, ces journaux parisiens où s'étale chaque jour la profonde et historique querelle entre les deux moitiés du cœur français : celle qui rêve de justice universelle, et celle qui se cramponne à sa vieille sagesse prudente, souvent égoïste !

Jusqu'à ses derniers instants à l'hôpital du Samaritain, Gilles a voulu à portée de sa main, et bien qu'il n'eut plus beaucoup de force pour le lire, tel hebdomadaire parisien qui représentait pour lui cette sensibilité « de gauche » (Rive gauche ?) dont j'ai parlé plus haut. L'écho qu'il y percevait lui rappelait ce quartier où l'Intelligence, la Science, la Sapience (pour parler savant) ont droit de cité depuis des siècles. S'il était conscient que, nous autres Romands, nous buvons à cette source et que le jour où elle tarirait, nous dépéririons, nous tomberions alors, à notre manière, dans une sorte de *normalisation.*

Mais ce qui fut grand, chez Gilles, c'est que dans l'*autre sens,* il a été le porteur de notre richesse à nous ! Modeste, mais plus importante que certains, qui doutent aujourd'hui d'eux-mêmes dans ce pays, voudraient nous le faire croire.

Dans la vaste prairie de la chanson qui nous appartient tout autant qu'aux Français, Jean Villard-Gilles laisse quelques fleurs admirables. On chantera Gilles des deux côtés du Jura, encore et toujours. Et c'est ainsi qu'il ne mourra pas. Et c'est pourquoi il n'est pas mort.

Jean-Pierre Moulin